



LE PETIT COMMINGEOIS

ORGANE DES PYRÉNÉES CENTRALES

RÉDACTION : 12, rue Victor-Hugo, 12
ADMINISTRATION : LUCHON (Hte-Gne) - Tél. 263
* UN AN : 600 frs * SIX MOIS : 350 frs * C. C. P. Toulouse 590. 35 *

LUCHON-THERMAL & L'ÉCHO PYRÉNÉEN
date de fondation : 1876
Hebdomadaire 15 francs

Dimanche 21 Novembre 1954
8^e ANNÉE :: NUMÉRO 860

LA HAUTE RIBAGORZANE

I. L'Hospice de Viella

par Rosa BAILLY

Dans une longue salle, mal éclairée, des hommes sont assis autour d'une table. D'autres vont et viennent, repoussant d'un coup de pied les chiens qui courent entre leurs jambes. Certains tendent leurs sacs devant un guichet rudimentaire pour y recevoir des tranches d'un gros pain et des boîtes de conserves. D'autres montent ou descendent un escalier. On entend le bruit des souliers cloutés sur les planches, des disputes mêlées de jurons, des aboiements, un accordéon pleurard, une chanson.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Mais tout simplement que l'on établit une route et que l'on perce un tunnel !

J'en avais vu les travaux sur le versant de Viella : il s'en commet aussi sur le versant de Senet.

Et l'Hospice, refuge des rares voyageurs qui affrontent le port, l'Hospice presque toujours vide s'est rempli de la foule bruyante des ouvriers, en attendant qu'il se transforme en palace pour les automobilistes.

Vais je seulement y trouver un lit ?

On va me chercher l'amo, le directeur de la cantine. Il arrive, si grave qu'il en paraît très vieux et très sage, et d'une laideur qui confine au solennel. Non, il n'a pas de lit pour moi. Il a déjà sacrifié son propre logis. Je ne peux pourtant pas continuer ma route dans la nuit, ni dormir dehors ! Il n'en a cure, et ne songe déjà plus à moi. Ce soir comme tous les soirs, il a tant de jambons à débiter par tranches ! tant de pain à vendre par morceaux ! Il retourne à sa boutique.

Mais de cette masse de gens dont j'entrevois confusément les figures, quand ils passent devant le lumignon à pétrole, se détache et vient à moi un ange sauveur, sous l'apparence d'une femme : la seule qui puisse vivre ici, outre la cuisinière, la propre femme de l'amo. Elle est toute jeune, brune de peau, noire de cheveux, prompte de geste, haute de voix. D'un accent raudois et riant, elle me dit que je ne dois pas m'inquiéter, et je le comprends ses roulements d'yeux et à ses tapes amicales. Que je soupe, d'abord, on verra ensuite. A mon tour de monter l'escalier sonore, où les aïdes de mouches de mes souliers me font trébucher. On m'installe dans un réduit en planches de sapin, aéré d'une lucarne, éclairé d'un lumignon. Quelques planches, avec des fioles de verre à long bec, une table, des jumelles dans un étui de cuir usé, c'est tout l'ambulement. J'attendrai

là jusqu'à dix heures, car on ne dîne pas plus tôt qu'à Madrid en ce canton perdu. La cuisinière parle un peu le français, et sa cordialité est plus discrète. Quand elle met le couvert, je me rends compte que je ne vais pas dîner seule, et je dis à l'amo, qui surgit de temps à autre comme un diable d'une boîte à ressort, que je crains de gêner les ouvriers et que l'on peut me faire dîner à part. Il pose sur moi un grave regard et me répond après un instant de réflexion : « Non, je ne crois pas qu'ils seront gênés. Au contraire. La plupart ont travaillé en France, ils seront contents de causer avec vous. »

Entrent l'un après l'autre et s'installent divers personnages : l'amo, puis un grand et gros garçon à l'air naïf dont chaque réplique fera éclater de rire l'auditoire, car il est vraiment plein de malicieuse finesse, — un certain señor Miguel, qui fait penser à nos Auvergnats par son poil noir sur un teint blême, d'ailleurs corpu lent et sûr de lui, — un jeune homme aux blonds cheveux, l'air rêveur et un peu maladi, — un petit bonhomme blond aussi, et qui se réjouit par timidité dans un air d'insignifiance, d'autres comparses. Mon voisin de table est petit, nerveux, brusque, passionné et sans façons. Mon genre de beauté ne l'intéresse pas et il doit mépriser les femmes ; aussi pose-t-il son coude sur la table et parle-t-il à ses compagnons en me tournant le dos. Quelques réponses à mes questions me donnent un aperçu ethnique de la table : vraie carte de l'Espagne, à échelle réduite. Le butor est Valencien, le blondin Catalan. Un autre est Basque, un autre vient des Asturies, un autre encore de la Manche. L'amo est Aranais. Ensemble, ils parlent catalan, et je ne les comprends pas. Quelques-uns seulement pourraient m'entretenir en castillan ; presque tous savent le français. Ils sont courtois, sans affectation. Ils se sont rendus compte de ma fatigue, et après quelques politesses, ils me laissent à moi-même sans m'infliger l'effort d'une conversation.

SUPER-COMMERCIALE
AGENCE
Pour vendre ou acheter : villas, immeubles, propriétés, fonds de commerce — Locations,
adresses-vous en toute confiance
10, rue Lamarque
LUCHON Tél. 343

Haute Ribagorzane

Le pâtre orphein regarde la vallée aérienne. Trois pics suspendus sur elle la contemplant et la gardent. L'un, qui monte des pierriers, ramène sur Pisolède les plis de ses sapinières. Le dernier, du haut du ciel, sur l'épaule fraîche et nue rabat son manteau de neige, et le pic du milieu penche son front auguste et chenu vers cette enfant innocente. Le berger songe à la crèche, aux Rois, à l'Enfant Jésus, à ce père, à cette mère qu'il n'aura jamais connus ?

Que les crêtes sont claires à l'heure du couchant ! Berger, tu t'émervailles de cet éclat d'argent. Tu ne te doutes pas qu'à l'heure de la mort ton âme humble et sans tache billera mieux encore.

O fêtes des couchants pour le pâtre (essulé) ! Il est parmi les fleurs et le souffle des brises, et la joie, couronnée de roses, aux sommets dansé, et l'on voit ses pas qui embrassent les pics

Ces pics rougis, les nuées les quittent, riantes, la main dans la main. Leurs robes légères palpitent, roses, sur un azur marin.

Blanches vaches qui paisez près d'un rû blanc comme lait, la pente du pâturage de son trait mol vous sépare de ces animaux fantasques, noirs énormes et loutinoux, qui passent au ciel du soir les fleurs des pourpres nuages.

Rosa BAILLY.

TOUT S'EXPLIQUE
Le monde du théâtre et du cinéma se demande ce qui a bien pu provoquer l'énorme bosse que le célèbre auteur-acteur-metteur en scène porte au front. Scène de ménage ? Matérialisation du génie ? Pugilat ? Rien de tout cela. Le Maître était simplement descendu dans sa cave et avait chu dans l'obscurité. « J'en ai vu trente-six chandelles », a-t-il confié à ses intimes. Et il a ajouté : « Un botier Wonder les aurait adaptés et remplacés. » La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

D'OÙ VIENT NOTRE FATIGUE ET COMMENT Y REMÉDIER ?

D'où provient la sensation de lassitude ? Comment le travail intellectuel peut-il vous fatiguer ? Pourquoi ? Pourquoi les sentez-vous parfois si las ou réveillé ? Que faut-il penser des stimulants ? Lisez dans Sélection de novembre une étude scientifique sur les causes réelles de la fatigue et les moyens d'y remédier. Achetez dès aujourd'hui votre Sélection de novembre.

ABONNEZ-VOUS au PETIT COMMINGEOIS

Un peu d'histoire et quelques souvenirs personnels

Le Théâtre de la Nature de Castelvieil et le Théâtre des Rochers

par Louis SOULE

Notre premier théâtre de plein air avait eu pour cadre le parc du casino où la troupe sédentaire joua, autant qu'il m'en souvienne, *L'Arlésienne*, d'Alphonse Daudet et de Bizet ; mais le résultat en avait été si décevant qu'il n'en fut plus question jusqu'à jour où un certain M. Râteau sollicita du conseil municipal, en 1907, la mise à sa disposition, pour y aménager un théâtre de la nature, d'un cadre convenant mieux que le précédent à ce genre de manifestations artistiques.

L'affaire était en bonne voie lorsqu'une autre proposition émanant, celle-là, de Mme Silvain, sociétaire de la Comédie française, parvint à la municipalité. Mme Silvain proposait d'installer son théâtre sur les pelouses du casino, mais nos odies, soucieux de ne plus céder à la Compagnie fermière le monopole des attractions dont elle avait fait jusqu'ici un si mauvais usage, suggéra un autre emplacement, celui du mamelon de la tour de Castelvieil que son propriétaire, qui était alors M. Tajan, masseur à l'établissement thermal, consentait à mettre à leur disposition, à titre gracieux, pour tenter l'expérience.

Dès lors, Mme Silvain fut préférée à M. Râteau.

L'inauguration du théâtre de Castelvieil — c'est ainsi qu'il fut nommé — eut lieu le 18 août, sous la présidence de M. Dujardin-Bauzet, sous secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qui entouraient les personnalités officielles, parmi lesquelles M. Bonnemaison, maire de Luchon, et M. Linares, sous-préfet de Saint-Gaudens.

La fanfare municipale prêtait son concours à cette manifestation.

Une pièce en vers : *Electre*, adaptée d'Euripide et de Sophocle pour scène de plein air, par un poète de grand talent, A. Poizat, figurait seule au programme.

La distribution des rôles mérita d'être rappelée : Silvain, doyen de la Comédie française, était le gouverneur ; Louise Silvain, *Electre* ; Penoux, Oreste ; Mme Dairigny, Clytemnestre ; Magnat, Egysthe ; Mlle Borgos, Chrysothémis ; Mlle Larroche, le chœur.

tant des recettes encaissées le même jour au casino, il fut démontré que celles-ci accusaient un chiffre bien supérieur à ceux de la veille et du lendemain, d'où le mal fondé de la revendication.

Deux autres représentations clôturèrent cette première saison théâtrale : *Phygiène*, de Jean Moréas, à laquelle assista l'auteur, et *La Fille de Roland*, de Henri de Bornier, que jouèrent les mêmes talentueux interprètes.

Le prix des places à ces représentations démocratiques, comme avait voulu Silvain lui-même qu'elles fussent appelées, était à la portée de toutes les bourses : 15 frs pour les chaises réservées, 10 francs pour les premières numérotées, 5 frs pour les secondes, 1 fr. 50 pour les troisièmes.

L'année suivante, pour se soustraire à de nouvelles tracasseries de la part de la Compagnie fermière du casino, le théâtre de la nature abandonna Castelvieil, dont une partie de l'enclos appartenait à la ville, et s'installa dans une propriété privée, « la Réserve des Rochers », où des gradins pour le public, pratiqués à même le roc, et une scène dotée d'un temple grec en stuc, donnaient à l'ensemble le caractère d'un antique colisée plutôt que celui d'un théâtre conventionnel.

Louis SOULE.

(suite page 4, col. 1, 2 et 3)

LE PRÉSIDENT MENDES-FRANCE A WASHINGTON

Dans Paris-Match, l'article de Raymond Cartier sur les circonstances du voyage de Mendès-France en Amérique.

Au même sommaire : la venue sur l'affaire Dominici ; à Milan, Humez fait revivre Cerdan ; l'extraordinaire roman d'Elizabeth de Mirbel ; les héros de l'Aurès ; et un magnifique reportage en photos-couleurs : Danielle Darrieux.

Demandez Paris-Match à votre marchand de journaux habituel.

REBULL
Tailleur Hommes et Dames
habille chic
6, rue du Docteur-Gernès
LUCHON